Sacrée crainte et crainte sacrée

28 juin 2009
Eglise de Sornetan
Philippe Kneubühler

Référence(s)

Marc Chapitre 4 Versets 35 à 41

Prédication

Chers frères et sœurs en Christ, après une longue journée passée à instruire la foule à l'aide de paraboles, Jésus aspire au calme et au repos. Pour ce faire, Il veut se rendre sur l'autre rive avec ses disciples. Ceux-ci renvoient la foule et manœuvrent le bateau à voiles dans lequel il était quand il enseignait pour traverser le lac. Parmi eux se trouvent des professionnels de la navigation, et l'on ne s'étonne pas ici qu'ils aient pris l'initiative, bien que le fait soit rare dans l'évangile.
La traduction usuelle « barque » fausse l'idée que nous nous faisons de la scène : ce bateau est très certainement un des bateaux de pêche qui appartient à Simon, dit Pierre et non une petite barque d'agrément, si tant est qu'il y en existât à l'époque. Toujours est-il que cette embarcation est suffisamment grande pour que Jésus et ses disciples y prennent place et que le maître, épuisé puisse se coucher sur un coussin pour un somme réparateur.
A cet instant de la narration, la scène est idyllique : une embarcation glisse sur les eaux du lac de Tibériade, le soleil se couchant à l'horizon. Le passager dort paisiblement, l'équipage s'affaire avec les gestes précis et rôdés des professionnels. La traversée sera brève, le lac s'étire sur 47 kilomètres de longueur et 12 de largeur, ce qui représente environ les ¾ du lac de Neuchâtel.
Et soudain, c'est le drame. Ce lac est connu pour ses orages violents et imprévisibles provoqués par un climat particulier. Le changement météorologique est brutal, rien ne prépare à l'arrivée de la tempête. Le texte parle même d'une grande tornade qui menace d'engloutir le bateau et son équipage. On imagine les disciples s'agiter, écoper pour rapidement se rendre compte que tout effort est vain devant le déchaînement des éléments. Les experts en navigation doivent reconnaître leur

impuissance et, tenaillés par la crainte de mourir, ils se tournent vers leur maître qui, en total contraste avec la situation, dort tranquillement. Oui, les disciples ont peur, peur pour leur vie, une peur panique. Ils voient bien qu'ils ne maîtrisent plus rien. Ils se sentent petits, minuscules même face aux forces immenses de la Nature. L'eau s'engouffre dans la barque ; si rien ne se passe rapidement, l'issue sera fatale.

Nous sommes certainement nombreux à avoir connu ce sentiment affreux de n'être plus maîtres de la situation, d'être en péril et de ne rien pouvoir faire. Sur l'eau ou en montagne tout particulièrement, l'homme mesure sa petitesse, sa fragilité. Dans ces moments-là, vers qui se tourner si ce n'est vers Dieu ? Pour beaucoup, la prière qui bien souvent est oubliée ou négligée devient une évidence en ces instants. Et c'est en effet une prière désespérée que les disciples adressent à Jésus, même s'ils l'interpellent sur un ton de reproche mêlé d'étonnement.
Ils ne comprennent pas que l'on puisse dormir dans de telles circonstances, et avouons-le, nous pensons comme eux. Sans doute ressentent-ils cela comme un manque d'intérêt, un manque d'amour. Pourtant, les lecteurs que nous sommes sont amenés, je crois, à interpréter le sommeil de Jésus différemment. Le contraste entre l'humaine agitation des disciples, le déferlement des flots et le hurlement du vent d'une part, et le sommeil de Jésus d'autre part, marque déjà son altérité divine, celle qui sera soulignée ensuite par le miracle.
Nous avons à faire à une narration spirituelle qui veut nous dire quelque chose sur Jésus, sur son être profond, en fait sur sa double nature, humaine et divine. Ici, c'est sa nature divine qui est mise en évidence de manière frappante. Jésus est inhumain, tout simplement. Alors, évidemment, les disciples ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre. « Maître cela ne te fait-il rien ? Nous allons mourir ? » Cette interrogation reflète bien leur état d'esprit, terrifiés par la perspective de mourir et stupéfiés par le détachement de Jésus.

Dans la version de l'évangile de Marc que nous avons entendue, Jésus, une fois réveillé, agit immédiatement, sans affolement, tranquillement, mais avec une autorité souveraine. Il n'y a aucun doute, c'est bien une figure divine qui agit de la sorte. Si l'on considérait à l'époque que certains hommes pouvaient posséder un pouvoir de guérison, il était inconcevable qu'un être humain commande aux éléments. Seul le Créateur était en mesure de dompter sa création, pourtant les paroles de Jésus ont un effet immédiat, le calme qui revient est à la mesure de la tempête qui l'a précédé : la grande tornade s'est muée en un grand calme.

Après le temps de l'action vient le temps de la parole. A l'étonnement et à la peur de ses disciples, Jésus oppose son propre étonnement et un détachement véritablement surnaturel : « Pourquoi avez-vous peur ? N'avez-vous pas encore de foi ? » Faut-il y entendre un reproche ? Pas sûr ! C'est plutôt un étonnement devant la difficulté de croire des disciples qui pourtant ont déjà vu nombre de miracles et entendu nombre de paroles qui justement incitaient à la foi. Adhérer à un discours est une chose, intégrer et vivre ses convictions en est une autre !
En ce sens, les disciples ne sont pas meilleurs que les autres, pas meilleurs que nous. L'évangile de Marc insiste d'ailleurs sur ce fait à de nombreuses reprises. Les apôtres n'incarnent pas une élite, mais un échantillon représentatif de l'humanité : parmi eux se trouvent des traîtres, des poltrons, des incrédules, des ambitieux, des jaloux, des bornés. Ils ont pourtant été choisis, ils ont pourtant été les témoins et les porteurs de l'amour de Dieu pour tous. Je trouve cela plutôt rassurant. Oui, il est difficile de mettre sa confiance, toute sa confiance en Dieu et pas dans nos compétences, pas dans nos technologies, pas même dans la Rega. S'en remettre, lâcher prise, quel chemin spirituel à parcourir. Les disciples n'en sont pas là. Pas encore ! Il faudra attendre la croix ! Et Jésus s'étonne plus qu'il ne se fâche.

Alors les disciples ont une réaction de prime abord étonnante. Ils ne sont pas soulagés, ils n'exultent pas. Pourtant, ils viennent d'être sauvés de la mort, ils viennent d'assister à un miracle inimaginable, ils sont avec le Sauveur et ils ne se réjouissent pas : ils sont saisis d'une grande crainte ! Oui, vous entendez bien : Jésus leur fait peur ! Comme nous sommes loin de l'image si répandue de ce bon type sympa, icône de la bienveillance et des bons sentiments ! Sauvés d'une peur terrible, les disciples en ressentent une plus grande encore ! Quel paradoxe !
Mais de quelle peur sont-ils saisis ? Comment comprendre leur réaction ? En fait, elle n'est guère étonnante. La Bible le souligne à de maintes reprises : la rencontre avec le divin terrorise l'homme. La terreur sacrée est une constante de l'Ancien Testament et de manière générale de toute religion. Ce qui est surprenant ici, c'est que cette peur se manifeste face à Jésus, dont l'image est plutôt celle de celui qui rassure, qui enlève la crainte, bref l'image du bon berger.
C'est en effet une facette du personnage, mais à force d'y mettre un accent appuyé, nous avons oublié l'autre facette, toute aussi importante, celle de sa divinité. Jésus, vrai homme et vrai Dieu. C'est dans ce paradoxe pourtant que s'exprime la foi chrétienne. En effet, le christianisme n'est pas la reprise à bon marché d'une philosophie des bons sentiments et de poncifs de la sagesse populaire. Il n'est pas non

plus une morale conservatrice.

Originellement et authentiquement, la foi chrétienne est scandale et folie comme l'a mis en évidence l'apôtre Paul, notamment dans le fameux passage de la première épître aux Corinthiens qui dit: "Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse: nous, nous prêchons Christ crucifié; scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais puissance de Dieu et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs. Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes."

D'une autre manière, c'est aussi ce qui nous est rappelé dans ce récit de la tempête apaisée : Dieu agit en et par Jésus, voilà pourquoi les disciples le craignent. Bien sûr, il ne s'agit pas de la peur médiévale malsaine d'un Christ érigé en juge sévère, mais la crainte sacrée suscitée par ce qui dépasse notre entendement. Toute peur n'est pas mauvaise; c'est une émotion nécessaire qui nous prémunit des dangers, qui nous rappelle à l'ordre si nous allons trop loin.
La peur fait partie de la condition humaine et de tout temps l'homme a dû apprendre à vivre avec elle. Notre époque n'échappe pas à la règle : peur de la pollution, peur du chômage, peur du terrorisme, peur de l'autre. Toutes ces peurs peuvent nous paralyser, nous amener à adopter des comportements absurdes et dévastateurs. Comme antidote à la peur on parle souvent du courage, ce texte de l'évangile parle plutôt de confiance. Une confiance qui permet de vivre avec la peur sans qu'elle ne prenne possession de nous. La confiance que tout est entre les mains de Dieu et que nous avons à jouer notre rôle dans ce que nous pouvons faire et pour le reste simplement faire confiance. Encore une fois, la peur reste, mais elle peut jouer un rôle positif d'avertisseur de danger qui peut amener à adopter l'attitude juste.

Dans notre, récit, la seconde peur des disciples est salutaire, dans le sens où elle leur rappelle leurs limites et les remet à leur place. Par delà les siècles, ce récit nous interpelle nous aussi en nous appelant à l'humilité face à un monde qui nous échappe et dont les forces nous stupéfient, au respect devant le sacré et surtout à la confiance dans le Dieu d'amour révélé en Jésus-Christ. Car cette crainte des disciples sera dépassée, elle ne constitue, dans la narration évangélique, qu'un moment dans leur prise de conscience du caractère unique de ce qui se joue en Jésus qui est plus qu'un prophète, plus qu'un sage, plus qu'un maître.
Oui, la peur légitime du divin peut et doit être dépassée dans un deuxième temps,

celui de la foi. Sinon, la religion n’est que malsaine tentative d’amadouer un Dieu intransigeant. Il n’en demeure pas moins que l’ampleur de la délivrance au moment de l’annonce du pardon est à la mesure de la peur inspirée par la toute-puissance de Dieu. A cet égard, l’histoire de Luther est exemplaire, lui qui vivra si intensément le dépassement de la crainte de Dieu par la foi en la puissance de Sa grâce qu’il puisera dans cette révélation le courage de défier les personnages les plus puissants de son temps et la force d’engendrer la réforme de l’Eglise.

C’est justement parce que Jésus, le Christ, est en même temps le bon berger qui abandonne tout pour retrouver la brebis perdue et le Messie revêtu de la puissance divine qu’il peut nous apporter le salut et que nous pouvons mettre notre confiance en lui. A quoi bon mettre sa confiance en quelqu’un qui n’a pas les moyens de nous aider ?
Oui, la foi chrétienne confesse un Messie crucifié, vrai homme et vrai Dieu. Si l’un de ces deux aspects venait à manquer, alors nous enlèverions au christianisme ce qui fait son originalité, sa force et surtout sa vérité. Seule la figure complexe et paradoxale de Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme ou, comme l’a écrit Bonhoeffer, « pleinement Dieu dans l’abaissement et pleinement homme dans l’élévation » reflète authentiquement l’identité de celui dont le centurion dira au pied de la croix : Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu !

Amen !